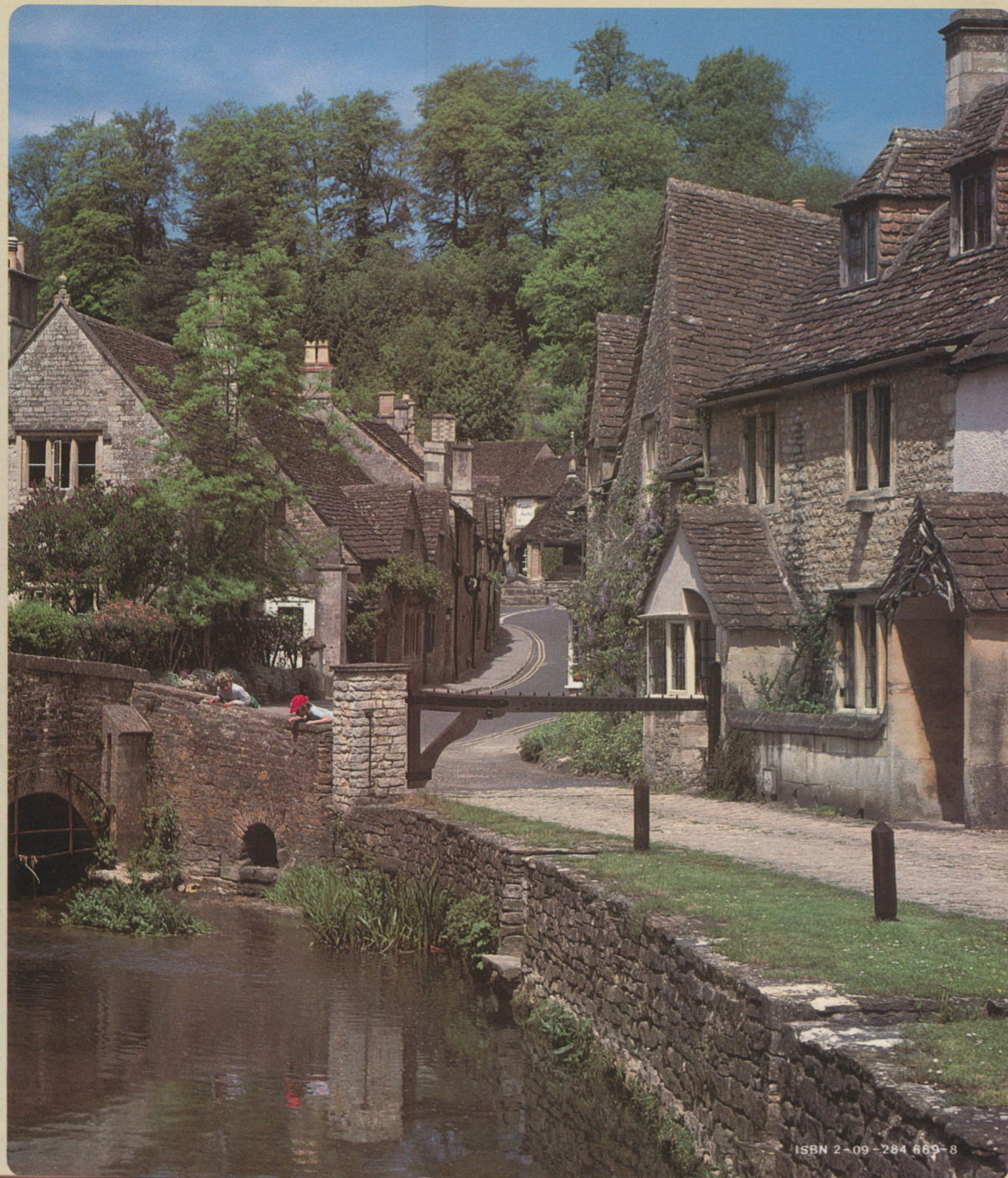


Bernard Rapp est journaliste depuis bientôt vingt ans. Avant de présenter le journal télévisé d'Antenne 2, il se trouvait plus volontiers sur les lieux "chauds" de la planète (Liban, Salvador, Israël, Inde, Chine, etc.) en qualité de grand reporter. Pourtant, entre deux enquêtes - ou deux journaux -, c'est vers la Grande-Bretagne que l'entraînent tout à la fois son goût et ses racines. Ses lointaines origines britanniques, les détours de l'histoire (il s'est marié à Londres) devaient naturellement l'amener à y pratiquer son métier. Correspondant d'Antenne 2 à Londres, il allait ainsi vivre sur place le plus anachronique des conflits de ce siècle vieillissant, la guerre des Malouines.



ISBN 2-09-284 669-8

Bernard Rapp
Angleterre



nathan
beaux livres

Bernard Rapp

Angleterre

Pays de Galles / Écosse



nathan
beaux livres



Pourquoi aime-t-on un pays ?
Pourquoi s'y attache-t-on
jusqu'à souhaiter l'approcher
par tous les bords, s'apesantir
sur ses démarches, sur la manière
dont il se voit et dont il se montre,
examiner ses traits par le menu,
s'arrêter sur ses tics ou ses lubies,
détailler l'essentiel de ses vertus
et de ses faiblesses, bref, le prendre
en affection et s'y trouver
comme chez soi ?

Pourquoi devient-on anglophile
avant de sombrer dans les affres
de l'anglomanie ?
C'est pour trouver une réponse
à ces questions et un remède
à cette maladie que ce livre fut écrit.
Une manière de thérapeutique.
Peine perdue, le mal demeure.
Pis, le voici qui procure même
quelque plaisir. Vous le comprendrez
à la lecture des pages qui suivent,
j'aime l'Angleterre, son herbe, son ciel,
ses habitudes, ses extravagances
et même ses Anglais qui savent
pourtant si promptement nous irriter,
perchés sur cet air supérieur
qu'ils affectionnent,
à la façon d'un peuple qui aurait
inventé l'eau tiède.
Ce livre est un détour impressionniste
et arbitraire des hommes et des lieux
d'une Grande-Bretagne privée
pour la circonstance
de la province d'Irlande du Nord,
qui vaudrait un livre à elle seule.

BERNARD RAPP

La collection

Toute la mémoire vive,
toute la présence d'un pays.
Les terres, les gens,
les hauts lieux de civilisation...
La richesse des descriptions,
la personnalité des auteurs,
des images sublimes ou surprenantes :
autant d'invitations au voyage.

Déjà parus

Chine
par une équipe de spécialistes chinois

Égypte
par Guy Rachet

Espagne
par Pierre Minvielle

Grèce
par Michel de Grèce

Inde
par Jeannine Auboyer

Pourquoi aime-t-on un pays ?
Pourquoi s'y attache-t-on
jusqu'à souhaiter l'approcher
par tous les bords, s'apesantir
sur ses démarches, sur la manière
dont il se voit et dont il se montre,
examiner ses traits par le menu,
s'arrêter sur ses tics ou ses lubies,
détailler l'essentiel de ses vertus
et de ses faiblesses, bref, le prendre
en affection et s'y trouver
comme chez soi ?

Pourquoi devient-on anglophile
avant de sombrer dans les affres
de l'anglomanie ?

C'est pour trouver une réponse
à ces questions et un remède
à cette maladie que ce livre fut écrit.

Une manière de thérapeutique.
Peine perdue, le mal demeure.

Pis, le voici qui procure même
quelque plaisir. Vous le comprendrez
à la lecture des pages qui suivent,
j'aime l'Angleterre, son herbe, son ciel,
ses habitudes, ses extravagances
et même ses Anglais qui savent
pourtant si promptement nous irriter,
perchés sur cet air supérieur
qu'ils affectionnent,
à la façon d'un peuple qui aurait
inventé l'eau tiède.

Ce livre est un détour impressionniste
et arbitraire des hommes et des lieux
d'une Grande-Bretagne privée
pour la circonstance
de la province d'Irlande du Nord,
qui vaudrait un livre à elle seule.

BERNARD RAPP

La collection

Toute la mémoire vive,
toute la présence d'un pays.
Les terres, les gens,
les hauts lieux de civilisation...
La richesse des descriptions,
la personnalité des auteurs,
des images sublimes ou surprenantes :
autant d'invitations au voyage.

Déjà parus

Chine

par une équipe de spécialistes chinois

Égypte

par Guy Rachet

Espagne

par Pierre Minvielle

Grèce

par Michel de Grèce

Inde

par Jeannine Auboyer

ANGLETERRE

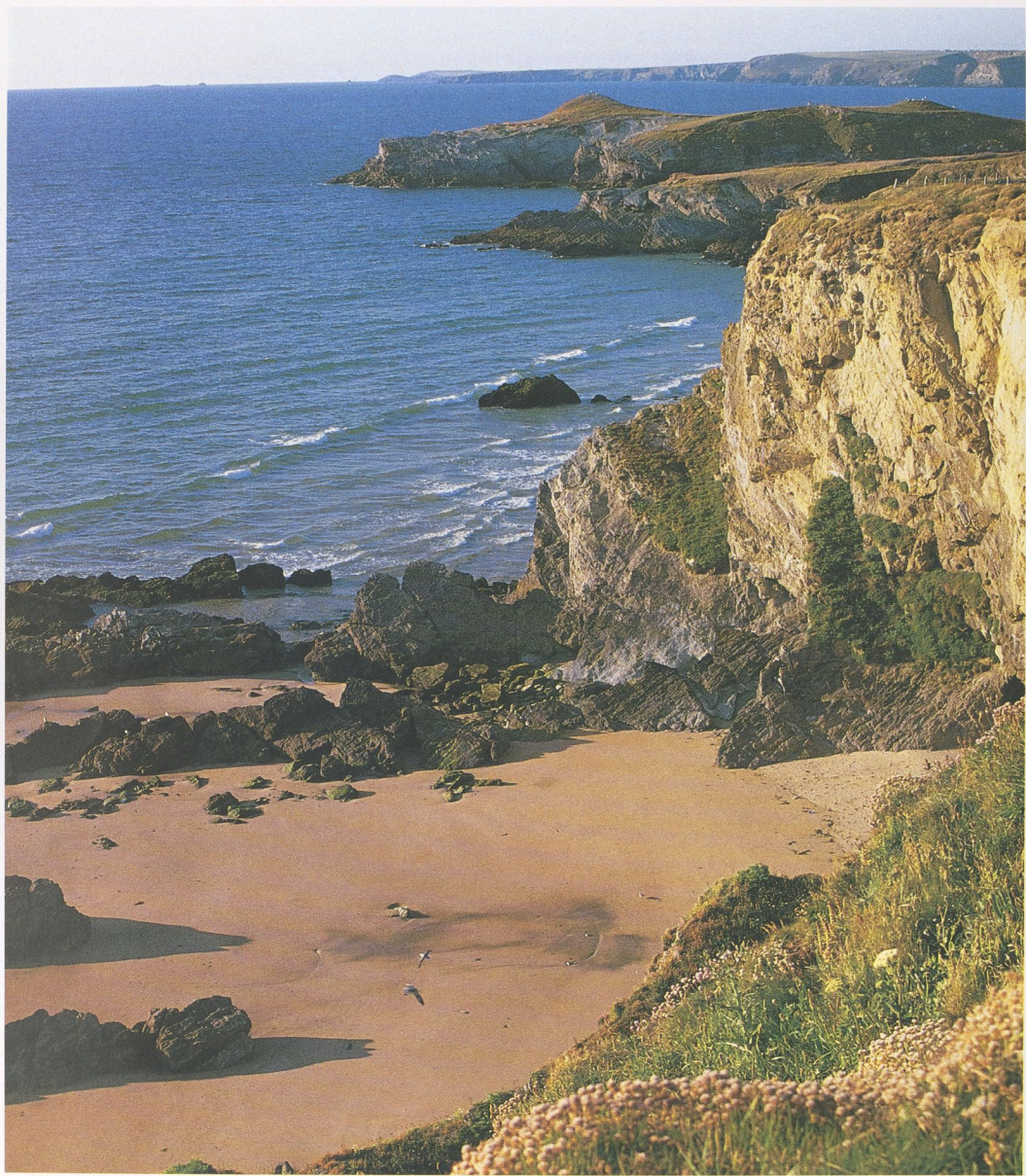
Pays de Galles

Écosse

42

9443

(42)



Bernard Rapp

91
5-6

ANGLETERRE

Pays de Galles
Écosse

ISSN 0757-8962

Beau Livre Nathan

Nathan





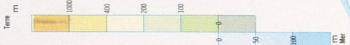
EST DE GREENWICH COMPTE POSITIF EN LONGIT.

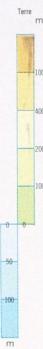
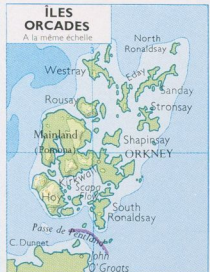
QUART DE GREENWICH.

Projection conique à deux parallèles

ÎLES SCILLY
A la même échelle

ÎLES ANGO-NORMANDES (G-B)
Jersey
Guernsey
Aurigny (Alderney)





Projection: conique à deux parallèles

Ouest de Greenwich

COPYRIGHT GEORGE PHILIP & SON LTD

Sommaire

| | | |
|--|-----|--|
| « Eux » et « Nous » | 9 | Le temple des marchands, 108. Jardins détendus, 111. Une nostalgie centrifuge, 114. |
| Une île | 13 | Insubmersible et indomptable, 13. Enfin seuls, 15. Un pour tous, 16. Un Channel linguistique, 19. Le lion et le serpent, 21. |
| Une démocratie | 25 | Un pays sans Constitution, 26. Théâtre en chambres, 28. Deux partis, une pratique, 29. Au royaume de l'information, 30. Jeux de massacre, 33. La citadelle de la liberté, 34. Une souveraine ubiquité, 35. |
| Un peuple d'originaux | 39 | Une batte, une balle et un peu d'herbe, 39. Vous avez dit flegme? 41. Mise en forme, 42. Les esprits animaux, 43. L'horrible et l'admirable, 47. Tea for tous, 48. Le pub, ou la vraie patrie des hommes, 50. Les services du club, 51. No sex, please... 53. Made in England, 54. |
| Poussières d'Empire | 57 | Au service de Sa Majesté, 57. L'Empire jubile, 58. Bigarrures et déchirures, 58. |
| La porte des invasions | 61 | Une terre de légendes, 61. Le pays celte, 62. Un roi, une table et des chevaliers, 63. Les lumières du bain, 64. Au royaume des Saxons, 68. Le Dorset de Thomas Hardy, 69. Chevaux et cavaliers, 69. Guillaume, Harold et les autres, 74. Un jardin à l'ombre de la ville, 77. |
| Le cœur de l'Angleterre | 79 | Le fleuve des princes, 79. Et le fleuve des poètes, 80. Oxford, 82. La verte Angleterre, 83. D'or et de laine, 86. Le sanctuaire: Stratford-upon-Avon, 86. Robin des Bois et les maîtres de forges, 91. L'époque industrielle et la crise, 94. |
| Londres | 97 | Telle le Phénix... 97. Les allées du Pouvoir, 99. Quartiers de noblesse, 101. Le périmètre des élégances, 102. Vents d'ouest, 104. Les feux de la rampe, 106. |
| La marche galloise | 117 | Le promontoire des forteresses, 117. Celtes d'aujourd'hui, 118. Le temps des bardes, 119. La Bible galloise, ciment d'un peuple, 119. Incantations, 120. Un certain Mr. Jones, 122. L'ennemi héréditaire, 124. Quand les vallées reverdissent, 126. |
| East Anglia, le plat pays | 129 | La province hors du temps, 129. The Broads, Flandres de l'Angleterre, 130. Les Fens, terres conquises, 132. Terres blondes et brunes, 133. Cambridge ou rien, 136. Des capitales opposées, 138. La laine et la musique, 138. |
| Le Nord, ou la révolution rugissante | 141 | Wigan ou Hurlvent, 141. Le Lancashire, berceau de l'industrie textile, 143. L'âge de l'acier, 146. Rude valeur, 148. Capitales sinistrées, 150. |
| Le pays des Lacs | 153 | Une histoire de roches, 153. Lorsque la montagne faisait salon, 156. La démocratisation en marche, 157. Au contact de l'Écosse, 158. La grande muraille du Nord, 160. |
| Écosse, l'autre Grande-Bretagne | 163 | Une nation inflexible, 163. Les meurtrissures de l'Histoire, 165. Basses Terres industrielles, 166. Glasgow, la généreuse, 168. Edinburgh, vitrine culturelle, 173. Le golf au détour du chemin, 175. Les Highlands, terre des clans, 177. L'exode, 179. Un nouveau pactole, 180. Vers les lochs et les monts, 180. Les îles septentrionales, 185. |
| Une nation de jardiniers | 186 | Les démiurges de l'horticulture, 186. Un si joli petit jardin, 189. |
| Index des noms de lieux | 190 | |

ACE PIER
7 СЕ 7 Б В



« Eux » et « nous »

« Les rossebifs, ils nous agacent un peu les dents, mais on les aime bien. Que voulez-vous, ils ne sont pas comme nous ! » Cette forte pensée fleurant bon le pistou émane d'un expert incontestable : un vieux bouliste cannois qui en a vu défiler, des Anglais, en cinquante ans de Croisette...

Une vérité d'évidence dont j'ai trouvé le pendant, de l'autre côté de la Manche, dans la bouche d'un plombier rencontré dans un pub de Wardour Street : « Les grenouilles, c'est sûr qu'ils savent vivre ; question rigolade, il n'y a pas mieux. » Et il ajoutait, en agitant ce qui restait de sa quatrième pinte de bière : « Ah, si seulement ils étaient comme tout le monde ! »

L'homme savait de quoi il parlait puisqu'il était allé deux fois à Calais et avait même poussé l'aventure jusqu'à Arras.

Deux peuples qui se regardent dans le blanc des yeux depuis plus de dix siècles. Un vieux couple qui n'est jamais parvenu à se comprendre, faute d'avoir laissé parler l'autre : Français et Britanniques pratiquent à merveille le jeu délicieux du « Je t'aime moi non plus ».

Et pourtant, hormis la Manche, tout est là pour nous rapprocher : les disputes, les réconciliations, les déceptions, les retrouvailles et, par-dessus tout, une fascination réciproque qui frise la névrose collective.

Car nos histoires parallèles sont un défi au vieil Euclide. Elles ne cessent de se rencontrer, de se recouper, de se malmener. Pour reprendre une expression qui eut son heure de gloire : « Eux, c'est Eux, et Nous, c'est Nous. » Il n'empêche que Eux sans Nous, ce n'est plus tout à fait Eux.

L'histoire de la Grande-Bretagne, c'est un peu la photographie de la nôtre en négatif. Toute révérence gardée, nous jouons tour à tour avec eux l'auguste ou le clown blanc, mais c'est ensemble que nous jouons les bons et les mauvais tours.

Pour comprendre cette fascination, il faut avoir vu resurgir chaque année, au mois de mai, le spectre de Napoléon sur les remparts du château de Warwick. Ses grognards envahissent alors les allées du parc, moustache conquérante et culottes de peau immaculées. Ils défilent au son du fifre et du tambour devant un public qui n'en croit pas ses yeux. Il n'y a pas un seul Français parmi ces gardes de l'Empereur : ce sont de solides gaillards du Yorkshire qui ont décidé de consacrer leurs loisirs à ressusciter la mémoire de l'un des régiments français les plus prestigieux du premier Empire. En ce temps-là, Napoléon I^{er} était surnommé « l'Ogre » par ses voisins britanniques.

Les relations franco-britanniques, comme les diplomates les appellent aujourd'hui sans

La jetée de Brighton avec, au loin, le célèbre Palace Pier, image d'une splendeur oubliée qui aujourd'hui encore nous fascine et nous attire. C'est d'ailleurs à Brighton que l'on trouve la plus forte concentration de « cours d'anglais » à usage des continentaux.

lyrisme excessif, sont une longue série de rendez-vous manqués.

« Nous » ne leur pardonnerons jamais vraiment de nous avoir brûlé Jeanne d'Arc – tout en feignant d'ignorer que c'est un tribunal français qui l'a condamnée au bûcher. « Ils » ne nous pardonneront jamais le camp du Drap d'or, qui permit à François I^{er} de triompher de Henry VIII au terme d'un mémorable « concours de mollets ». « Nous » leur jetons Fachoda au visage, « ils » nous retournent les guerres canadiennes... Et c'est tout juste s'ils ne « nous » reprochent pas d'avoir armé le bras de Milady pour tuer Buckingham, ce qui peut passer pour un hommage inconsideré à l'œuvre d'Alexandre Dumas.

Leurs victoires furent longtemps nos défaites, et le plan de Londres relève parfois de l'insulte. Il n'y est question que de Waterloo, Trafalgar ou Wellington. Autant de batailles et de généraux dont notre gloire se serait bien passée. Juste retour des choses, un voyage dans le métro parisien a de quoi déprimer le touriste anglais qui, pour aller de Trocadéro à Sèvres-Babylone, doit passer par Iéna et Solferino, deux bien tristes souvenirs pour l'Alliance contre Napoléon. Pas de doute, la guerre de Cent Ans en a duré cinq cents de plus. Jusqu'au jour où les poilus français et leurs cousins tommies en vinrent à mourir fauchés par la même mitraille, sur les bords de la Somme ou dans le désert libyen, au nom d'une liberté commune. L'Entente cordiale se devait d'être signée en lettres de sang.

Et encore cette belle entente ne vaut-elle que pour l'essentiel. Car, pour le reste, les mousquets sont toujours chargés.

Les guerres franco-britanniques modernes se nomment une année « guerre du mouton » : les leurs sont moins chers que les nôtres, mais les nôtres sont meilleurs que les leurs. Nous décidons le blocus. L'année suivante, voici la « guerre des pommes ». Cette fois, ce sont les nôtres qui sont les

moins chères et les leurs qui sont les meilleures. Ils ferment leurs frontières.

Ils aiment la margarine – hé oui ! – et nous les ensevelissons sous des tonnes de beurre européen, qu'ils soupçonnent d'être français. On s'est étripé pour moins que ça.

Nous les traitons de rôtis, ils nous appellent crapauds. Ils nous imaginent licencieux, instinctifs, frivoles, nous les voyons ennuyés, hypocrites et rapiats. Nous filons à l'anglaise, ils filent à la française.

Mais tout cela n'a pas vraiment d'importance car très vite nous craquons, comme deux vieux amants après une dispute. L'exemple vient de haut.

Souvenez-vous du général de Gaulle accueilli par la reine Elizabeth lors d'une visite officielle en Grande-Bretagne, et qui ne put s'empêcher d'écraser une larme sur le quai de la gare Victoria. Et puis il y eut ces sourires de connivence entre François Mitterrand et Margaret Thatcher lors des dîners européens. Le socialiste et la conservatrice n'ont jamais manqué de se faire les yeux doux. On a peine à croire que, quelques heures auparavant, la vaisselle communautaire volait sous les lambris de Lancaster House ou dans les salons du Parlement de Strasbourg.

Pas de doute, seuls les sentiments forts conviennent à nos rapports. Car si les Britanniques peuvent être francophiles ou francophobes, ils ne sont jamais franco-neutres.

Sont-ils francophobes, ils pousseront la mauvaise foi jusqu'à critiquer notre vin et nos fromages. Mais s'ils sont francophiles, ils connaîtront tout de nous. Comme ce pair du royaume qui n'ignorait rien de la vie et de l'œuvre de Napoléon III et qui, un après-midi entier, me narra par le menu l'histoire des chemins de fer français.

S'ils sont francophiles, ils essaieront désespérément de placer quelques mots de français dans la conversation. C'est un test qui ne trompe pas. Ce qui nous vaut, d'ailleurs,



quelques moments d'anthologie, comme le jour où Winston Churchill décida de se lancer en public dans la langue de Molière. Le grand homme, voulant évoquer les étapes de son passé, eut ces mots historiques : « Lorsque je regarde mon derrière, je vois qu'il est divisé en deux parties. » Ce que personne n'a jamais contesté.

Philes ou phobes, les Britanniques nous réservent pourtant toujours des surprises. Rien de tel qu'une bonne petite campagne anti-« grenouilles » pour s'éclaircir les idées. Et les occasions ne manquent pas.

Prenez la guerre des Malouines, en 1982. La France fut le premier pays d'Europe à soutenir la Grande-Bretagne au lendemain de l'invasion argentine. Pourtant, la majorité des Anglais n'auront retenu de cette guerre – pour ce qui nous concerne – qu'une seule chose : le destroyer « Sheffield » a été coulé par un missile Exocet français. Et la presse à sensation de donner immédiatement du « Français à bouffer » à ses lecteurs, sans éprouver le besoin de rappeler que le porte-avions « *Primero de Mayo* », d'où sont partis les pilotes argentins, est un navire britannique vendu à l'Argentine.

Ce qui nous amène à établir un postulat valable pour toute la presse populaire britannique : pour vendre du papier, moquons-nous des Français ou bien inventons un nouveau Bingo.

Alors, pourquoi ce tirage, pourquoi ces cactus qui truffent nos rapports ? Sans doute parce que nous partageons les mêmes défauts : l'arrogance, le goût de la domination, les colonies et le chauvinisme. Avec peut-être une arrogance un peu plus marquée du côté britannique : comme ils aiment à le faire remarquer, la différence entre Nous et Eux, c'est que nous croyons que Dieu est français alors qu'eux *savent* qu'il est anglais.

Reste que tout espoir n'est pas perdu de voir un jour les îles Britanniques dériver vers le continent. À moins que ce ne soit l'inverse. Déjà les bars à vins se multiplient outre-Manche, la baguette est en passe d'y supplanter le pain de mie et *Le Monde* arrive le jour même à Londres. Quant au tunnel, il ne reste qu'à le creuser.

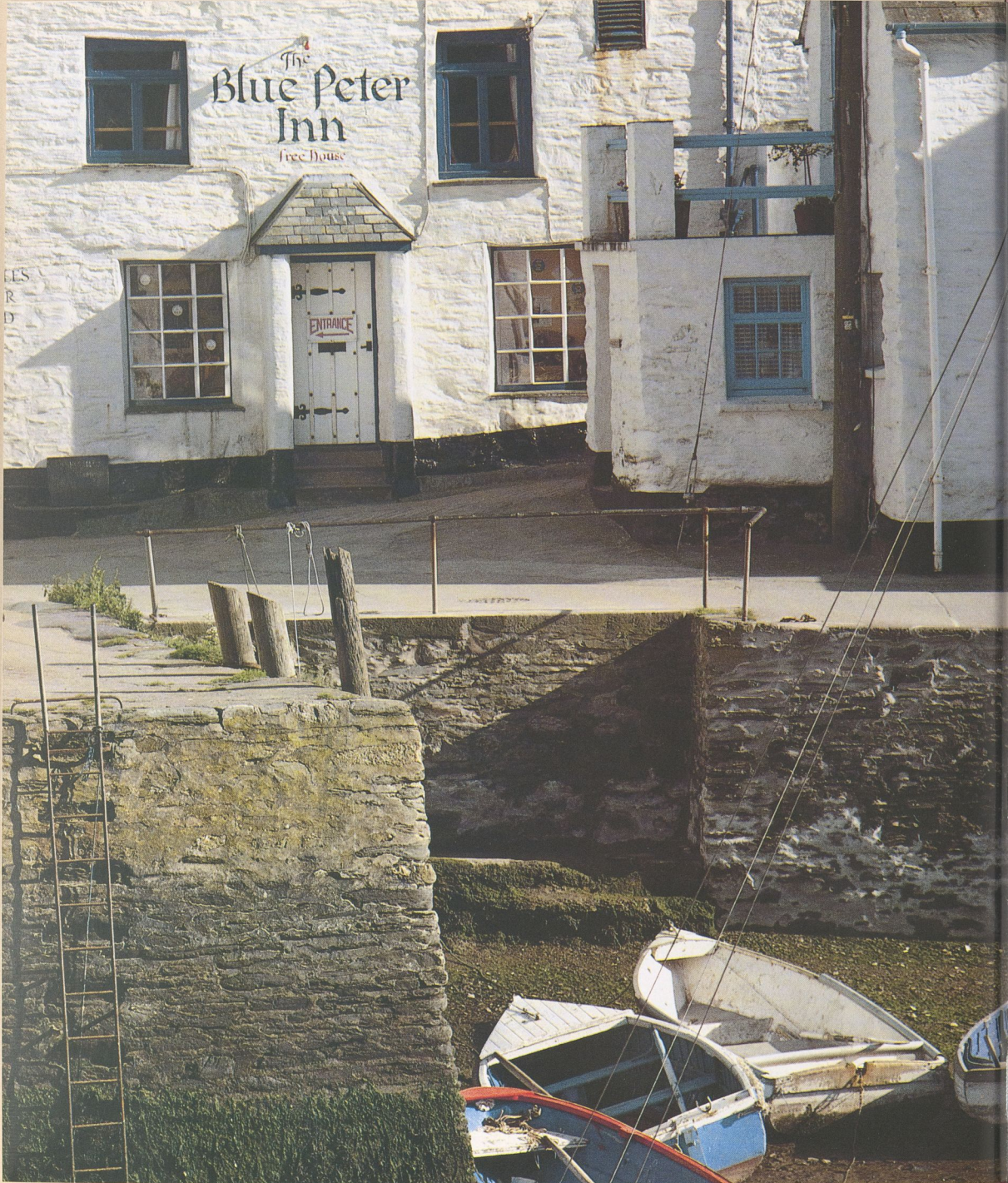
Mais, jusque-là, la Grande-Bretagne conservera, pour nous Français, le charme d'un pays exotique et proche, sans chameaux et sans palmiers, mais avec des Anglais.

Les auteurs des « marines » du XVIII^e siècle affectionnent le spectacle de l'affrontement entre frégates françaises et britanniques. Un raccourci de l'histoire, pour deux nations qui se jaugent à l'aune de leurs différences, sans savoir qu'elles partagent les mêmes défauts.

The
Blue Peter Inn
Free House

ENTRANCE

LES
R
D



Une île

Je ne sais si l'anedocte est vraie. Elle est sans doute un peu trop belle et je n'ai jamais trouvé de preuve autre que des témoignages pour établir sa véracité. Mais si je la raconte ici, c'est qu'elle symbolise assez bien l'état d'esprit des Grands-Bretons.

Un matin d'hiver des premières années 1900. Un épais brouillard recouvre tout le sud du pays. Voici plusieurs jours que les Londoniens hésitent à sortir. Le brouillard est si dense que les cochers, à la langue toujours prompte, affirment qu'il est difficile d'y trouver son nez pour se moucher. Et, tout le monde le sait, les cochers britanniques se mouchent beaucoup. Bref, il fait un temps de chien, on n'y voit goutte et les lumignons restent allumés jour et nuit. Même spectacle sur la côte, où les ports de Douvres, Folkestone et Southampton sont à l'arrêt. L'économie britannique est donc coupée de ses bases : plus de sucre des Antilles, plus de thé de Darjeeling, plus de cherry andalou, plus de dentelles de Paris. Le cafard, quoi ! L'Angleterre va-t-elle connaître la panique ? Pensez-vous ! Un quotidien londonien du matin va résumer la situation avec ce titre fameux à défaut d'être vérifiable : « Brouillard sur la Manche. Le continent isolé. »

Les Britanniques n'ont besoin de personne. Ce sont les autres, vous l'avez

compris, qui ont besoin d'eux. La Grande-Bretagne est une île par le hasard de la géologie et par la volonté de ses habitants. Et elle entend bien le rester. Avec ou sans tunnel sous la Manche !

Insubmersible et indomptable

Une île plutôt petite : 244 000 kilomètres carrés au total, qui s'étendent sur quelque 960 kilomètres du nord au sud et 480 kilomètres d'est en ouest. Un pays deux fois plus petit que la France. L'occasion de bien des surprises pour le visiteur, qui imagine en général un pays étendu et ne conçoit pas que l'on puisse se rendre de Douvres à Aberdeen en l'espace d'une nuit.

Une île à l'échelle de l'homme, ce qui explique sans doute les liens très étroits que les Anglais entretiennent avec la nature.

Pas de sommets impressionnants : le plus haut, en Écosse, culmine à 1 342 mètres. Pas de failles décisives ; le Devon ou les plaines de Salisbury ont même quelque chose de la douceur angevine, et les vergers du Kent ou du Surrey tiennent plus du jardin que de l'arboriculture industrielle.

Une terre agréable, dotée d'un climat doux et humide qui amènera les Britanniques à inventer l'une des saisons les plus

Une des auberges du petit village de pêcheurs de Polperro, en Cornouailles. Les Britanniques sont d'abord un peuple de marins dont l'identité s'est construite au rythme des invasions. Une nation dont aucune cité n'est à plus d'une centaine de kilomètres de la mer.

Les troupes rendent les honneurs pour l'anniversaire de la Reine au cours de la cérémonie du « Trooping the Colours ». Le goût immodéré des Britanniques pour l'uniforme et la chose militaire leur est inspiré au moins autant par leur histoire, pleine de sang et de conquêtes, que par la nostalgie d'un passé colonial encore vivace.



étranges qui soient : l'été anglais. Les côtes sont riches et poissonneuses, les baies et les estuaires, nombreux ; quant aux forêts, elles recouvrent aujourd'hui environ 8 % de la surface du pays.

Enfin il y a la mer, toujours proche, jamais distante de plus d'une centaine de kilomètres. La mer en trinité, avec la Manche au sud, l'océan Atlantique à l'est et la mer du Nord à l'ouest.

L'histoire géologique de la région nous impose un « flash-back » de 3 500 millions d'années. C'est de ce temps que datent les plus anciennes montagnes. Il faut attendre 3 000 millions d'années pour que naissent les premières formes de vie que nous racontent les fossiles du Cambrien. Quelques millions d'années encore pour qu'apparaissent les prémices de l'actuelle Grande-Bretagne. Cent cinquante millions d'années, et voici les roches couleur de miel qui vont décider du paysage des Cotswold. Encore 50 millions d'années, et ce sont les hautes plaines crayeuses qui dévalent du plateau de Sa-

isbury. Un million d'années : les granites jaillissent de la mer au large de l'Écosse pour édifier le relief des îles de Skye ou d'Aran. Deux cent mille ans, et la Grande-Bretagne dort sous la protection des glaciers. En se retirant, ils sculpteront la région des Lacs et bineront les plaines de l'Angleterre du Sud et de l'Est. Enfin, 7 000 ans, et la montée des eaux brise à jamais la mince langue de terre qui reliait ces contrées au continent : la Grande-Bretagne devient une île, au sens géologique du terme.

Une île qui n'aura de cesse de s'imposer à la mer. Les héros britanniques sont des marins, qu'ils s'appellent Drake, Cook ou Nelson ; les rois portent l'uniforme des amiraux ; les navires ont un genre : ils sont du féminin, on dit « elle » en évoquant leur destin. Quant à l'hymne britannique le plus célèbre après le « God Save The Queen », il chante la gloire d'une Angleterre qui dicte sa loi sur les mers : « Rule Britannia »...

Cette conquête des flots nous vaut aussi quelques pages sublimes. Shakespeare parle de « cette pierre précieuse sertie dans une mer d'argent ». Ou cet autre poète qui nous rappelle que la mer est le plus grand cimetière de l'Angleterre : « Chaque vague recèle un de nos marins... » Un sentiment qui demeure solide à l'ère des jets reliant Londres à New York en un peu moins de trois heures. L'histoire du « Penlee Boat » est venue le rappeler à ceux qui l'avaient oublié.

Elle se passe dans la nuit du 20 au 21 décembre 1981. Le vent souffle en tempête sur les côtes de la Cornouailles, où les vagues ressemblent à des montagnes. Un navire pris dans la tourmente lance un appel de détresse. Il est entendu par l'un des bateaux de sauvetage ancrés dans le petit village de Mousehole. Le « Penlee », c'est son nom, va donc se porter au secours du navire en perdition ; il parvient à l'aborder, à récupérer l'équipage imprudent avant d'être à son tour broyé par les vagues. Bilan : seize morts. L'affaire fait les gros titres de la

presse et de la télévision. On parle de drame national et la catastrophe prend même un tour politique. Mais l'événement atteint toute sa dimension avec l'appel en faveur des familles des sauveteurs. Huit marins sont morts en portant secours à d'autres marins, on va donc faire une collecte. La réponse du public est incroyable : en un peu moins d'un mois, plus de quarante millions de francs vont être recueillis, que se partageront les familles, mères, sœurs et veuves des huit marins.

La mer cruelle vient cette fois encore de rassembler la nation.

Enfin seuls !

Une nation pourtant longue à se constituer puisque la Grande-Bretagne fut d'abord la terre de toutes les invasions.

Les premiers visiteurs sont venus à pied, il y a dix mille ans, en empruntant l'étroite bande de terre qui retenait encore la future île au continent. Des armes et des outils de pierre pendaient à leur ceinture – pour autant qu'ils en aient eu une.

Puis, le pont naturel s'étant rompu sous la poussée des eaux, les visiteurs suivants durent venir en bateau. Il y a quatre mille ans, ils connaissaient le bronze et avaient une forte propension à élever des alignements de rochers.

Vers 450 avant notre ère, la population était en majorité celtique, les derniers arrivants ayant quitté les bords du Rhin.

Jules César, dont le goût pour la conquête est bien connu des étudiants, imagina lui aussi d'occuper le pays. Une incursion armée sans lendemain, mais non sans après-demain puisque environ un siècle plus tard, en l'an 43 de notre ère, les légions romaines prenaient pied sur l'île, où elles allaient rester près de quatre cents ans. Le paysage s'en souvient encore au détour d'une « via » ou d'un château en ruine.

Les événements vont s'accélérer après le départ des Romains. Au début du V^e siècle, Angles, Saxons et Jutes se disputent à l'entrée du pays. Les Anglo-Saxons (déjà !) se constituent de « petits » royaumes, et les futurs Écossais, les Scots, venus d'Irlande, s'offrent un « grand » royaume. Mais voici que s'avancent les Vikings. Pas pour longtemps : ils seront défaits par Alfred le Grand, qui poussera son avantage et réalisera avec ses successeurs l'union du pays.

D'escarmouches en débarquements, on pourrait continuer indéfiniment. Mais il nous faut maintenant céder la place au plus grand, au plus habile et au plus brutal guerrier de cette histoire : Guillaume le Conquérant. Ce sera le dernier envahisseur de la Grande-Bretagne ; ses successeurs se casseront les dents sur les falaises de Douvres et d'ailleurs.

Entre-temps, la langue anglaise se sera formée, construite, troublante combinaison de latin, de français et d'idiomes celtiques ou germaniques. Des langues parfois parallèles, dont on trouve aujourd'hui encore le souvenir dans les termes les plus usuels. Deux mots pour un même objet, avec parfois mieux qu'une simple nuance : le mot saxon sert, par exemple, à décrire un animal vivant, et le mot normand désigne le même animal à l'état de carcasse. C'est *sheep* (saxon) et *mutton* (normand), *ox* (saxon) et *beef* (normand), *calf* (saxon) et *veal* (normand), etc. Langue vivante, en tout cas, extravertie, efficace, avec ses post- et ses prépositions qui modifient radicalement le sens des mots. Langue complexe devenue le ciment d'un peuple qui ne l'est pas moins.

Ce peuple attendra longtemps encore avant de devenir une nation. Pendant cinq siècles, les rois d'Angleterre régneront en même temps sur leur pays et sur certaines régions de France. Leur dernière possession sera Calais, rendu à la France en 1558 seulement. À cette date, la Grande-Bretagne redevient une île. La nation britannique

pourra désormais cultiver son insularité, jusqu'à en faire un mode de vie. Tout sera consommé trente ans plus tard, en 1588, lorsque les cent vingt-sept navires de la Grande Armada espagnole baisseront pavillon sous les efforts conjugués de trente-quatre navires anglais et d'un océan déchaîné. Le pape d'abord, Napoléon ensuite, Hitler enfin achèveront l'œuvre à leurs dépens. Comme le souligne l'historien R.K. Webb, l'Angleterre a si précieusement conservé son héritage naval qu'elle a spirituellement plus d'attaches au-delà des océans lointains qu'à trente kilomètres de chez elle. C'est vrai. Que la mer ait joué le rôle de route ou de barrière, l'Angleterre est bien, tant géographiquement que psychologiquement, une île.

Un pour tous

Cet esprit insulaire, on le retrouve à tous les moments difficiles de son histoire, comme si ce peuple n'était jamais aussi fort que dans l'adversité.

Mais on le retrouve également dans la vie de chaque jour, à travers un code social compliqué qui mélange le consensus sur l'essentiel et l'affirmation – parfois jusqu'à l'injustice – de ces différences qui séparent le destin des hommes.

S'il fallait décrire d'un mot l'attitude fondamentale des Britanniques, je crois que c'est « décence » qui conviendrait le mieux. Un peuple qui s'imagine sur un îlot où chacun serait assuré de rencontrer un jour chacun. Dès lors, peut-on vivre autrement qu'en respectant les règles élémentaires de la décence, de la vie en communauté ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : les Anglais ont un sens hypertrophié, quasi absolu, de la communauté. Ils économiseront pour venir en France regarder les filles et faire bonne chère. Ils se saigneront pour partir rougir quelques jours par an sous le

soleil de la Costa Brava. Ils se priveront de café – et même de bière – pour s'offrir un voyage dans l'Italie de Byron ou la Grèce de Durrell. Mais la table, la plage, les couleurs de la Toscane ou les hauteurs de Delphes ne leur procureront jamais ce plaisir sublime : se savoir britanniques.

Ce sens de la communauté se retrouve à chaque instant, comme si ces cinquante millions de compatriotes voyaient les uns dans les autres des voisins potentiels, des hommes, des femmes et des enfants avec lesquels il faudra un jour partager un morceau de jardin, un commerçant ou une église. Remarquez-le, les fenêtres britanniques sont exemptes de volets. Comme si l'on voulait bien montrer qu'on n'a rien à cacher. Un tel sens de la communauté se manifeste dans une multitude de relations : les assemblées d'élèves, qui élisent leurs représentants ; les assemblées de propriétaires, qui se dotent d'un président et ne prennent la parole que s'il la leur donne ; les assemblées de ménagères, qui se réunissent pour régler la vie du quartier ; les assemblées de militaires, de vicaires, de chasseurs, de pêcheurs..., qui ont pour point commun de se rendre aux arguments de la majorité comme si leur vie en dépendait. Non sans avoir, auparavant, vigoureusement fait valoir leur point de vue, car les Britanniques ont un fort caractère.

Cet esprit communautaire frise la paranoïa et suscite quelques beaux « excentriques », que l'on accepte de la même façon qu'il faut un sot dans un village. C'est l'exception indispensable au bon fonctionnement de la règle – qui ne tolère par ailleurs aucune remise en cause.

Pour juger de l'âme de ces insulaires, il faut avoir vu les automobilistes londoniens offrir la priorité aux piétons sur les passages cloutés. Je me suis amusé à faire l'expérience dans l'une des avenues les plus passantes de la capitale, Gloucester Road. Le principe est le suivant : les voitures doivent stopper,

Une île parsemée d'îles.
Comme si la nature avait voulu renforcer un peu plus encore le caractère insulaire des Britanniques...



selon les conventions, dès l'instant où le piéton engage le pied sur la bande hachurée... Imaginez le spectacle à Paris ou à Rome! En Angleterre, pas de problème. Histoire de quantifier cette attitude hautement sociale, j'ai traversé cent fois de suite le même passage pour piétons, à une heure de fort trafic. Résultat : les automobilistes se sont arrêtés quatre-vingt-deux fois. On comprend que la Grande-Bretagne soit l'un des pays qui comptent le moins d'accidents de la circulation au monde. Et pourtant on roule à gauche, ce qui est fort incommode!

Pour arriver à ce résultat, il a fallu quelques siècles – au moins deux – de renoncement, d'abnégation, de repli sur soi et de « je me regarde dans le regard des autres ». Quelques dizaines d'années encore pour peaufiner, polir cette image communautaire à vocation impériale, l'Empire apportant la preuve ultime de la supériorité de l'île sur le reste du monde.

La formation des esprits commence naturellement à l'école, avec une règle qui domine toujours l'enseignement dispensé aux têtes blondes britanniques : « Entrez dans le moule. » La première tâche des écoles anglaises aura donc longtemps consisté à briser l'individualisme forcené qui existe en chacun de nous, pour le canaliser vers les besoins de la communauté. Ceux qui ont subi ce rouleau compresseur de la personnalité ne l'ont jamais oublié.

Puis c'est l'armée – avant qu'elle ne devienne professionnelle ; le bureau, avec ses cohortes de costumes rayés, où les ambitions naturelles vont s'exprimer dans le calibre d'un prétendu intérêt général qui n'a jamais empêché les coups bas, inévitables dans une société de concurrence.

Tout cela mis bout à bout donne à chaque citoyen un sens profond, exacerbé, de la notion de patrie vécue à travers le modèle nivelé d'une « British Way of Life ».

Ce « chacun à sa place et la nation pour tous » permet au jeu social de fonctionner au

mieux, même s'il ne parvient pas toujours à maîtriser les bouffées de révolte apparues dans les communautés les plus défavorisées. Jeu plein de ressources, de soupapes de sécurité pour corriger les injustices les plus flagrantes. Les innombrables « charités » qui estompent les problèmes sociaux sans jamais remettre en cause le système remplissent ici un rôle essentiel. Les règles de voisinage ont la même fonction, chacun se préoccupant du sort des autres, dans une même rue ou dans un même quartier, aussi longtemps qu'il n'y a pas le sentiment de s'introduire dans leur vie privée. Il y a dans chaque Anglais une assistante sociale qui s'ignore.

C'est dans ce climat qu'il faut replacer une institution majeure : le laitier. Monté sur sa voiture électrique bicolore, le « milkman » joue un rôle de premier plan. Affecté à une ou plusieurs rues par la société de distribution qui l'emploie, il est devenu, au cours des années, le lien privilégié entre les familles. Cette estafette aux bouteilles blanches fait plus que vendre du lait, du beurre ou des yaourts ; il observe, il rassure et, éventuellement, il prête l'oreille aux esseulé(e)s. Il sait tout, ou presque, de la vie de ses ouailles. Le nombre de bouteilles déposées lui dit si le mari est en voyage ou les enfants en vacances ; si une porte est ouverte, il frappera pour voir s'il n'y a pas de problème, et si ses bouteilles pleines demeurent un peu trop longtemps sur le seuil d'une maison, il s'inquiétera du sort de ses habitants. Si bien qu'on peut difficilement imaginer en Grande-Bretagne des drames comme on en a connu en France, où le corps d'un vieillard peut être découvert plusieurs semaines après sa mort. Et puis le milkman, c'est pour beaucoup le premier contact de la journée, avec ses « Bonjour, chérie ! » dispensés sans avarice aux ménagères de tous âges, du haut de cette gouaille délicieuse propre aux Anglais des faubourgs.

Cette « société de voisins » connaît aussi sa perversion : son goût du « chacun à sa

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

Les photographies illustrant cet ouvrage ont été réalisées, dans leur grande majorité, par Jean-Christophe Pratt et Doris Pries, de l'agence DIAF.

Origine des autres documents

CAMERA PRESS LONDON / Steve Benbow (123), John Blau (24), John Reader (107) • DIAF / Jean-Pierre Durand (75), John Foley (60, 88-89, 91, 131, 133, 137, 138), Jean-Paul Garcin (66), Dominique Jassin (179), Philippe Kérébel (46, 103), Bernard Régent (99) • EXPLORER / Francis Jalain (190), Hervé Veiller (69) • GAMMA / Georges De Keerle (27, 35) • Bernard Gérard (22, 40, 56, 78, 96, 110) • GIRAUDON / Telarci (11) • IMAPRESS(26) • Archives Nathan (59) • PIX / Allan Cash (128, 144-145) • RAPHO / Mike Yamashita (134-135).

Recherches iconographiques : Danielle Maillard

Mise en page : Jean-Claude Auger

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

